

PREFACE

Jacqueline VAN RYSSELBERGHE née à NAMUR le 25 juillet 1939
et décédée à l'âge de 77 ans le 16 mars 2017 à l'hôpital Saint-Luc à BOUGE.

Ce qui suit est le texte original de Jacqueline relatant la guerre 1940-1945 expliquée par sa maman.

DECLARATION DE GUERRE

10 mai 1940 une guerre insensée qui blessera, tuera des millions de personnes et jettera sur les routes femmes enfants et vieillards vers l'exode.

Mon père, comme tous les hommes de son âge part rejoindre son régiment.

Ma mère tout comme ses voisins décide de fuir avec moi « âgée de 11 mois » les boches.

L'EXODE

C'est dit, c'est fait, nous sommes en route par le train et première étape St GHILAIN où il y a un fameux bombardement. Nous sommes en plein dedans, couchées sous le train, entourées de gens qui disent leurs prières à haute voix. À côté de nous un homme la peur lui fait creuser un trou énorme si cela continue il va déterrer la bille de chemin de fer et comme nous sommes tous serrés les uns contre les autres nous allons piquer dans le trou en même temps que lui. Les stukas ont lâché toutes leurs bombes, ils n'ont plus rien à faire ils s'en vont, pour combien de temps ?

Ce bombardement a fait des dizaines de morts dans la gare, sans compter les blessés. Ma mère décide de quitter la gare et de partir en France (c'est là que tout le monde s'en va) par les petites routes. À un moment donné, au coin d'un bois nous nous trouvons face à un soldat français sorti de nulle part qui nous crie que nous devons nous éloigner parce que nous sommes sur la ligne Maginot. Effarées nous repartons par un autre chemin qui nous conduira vers des situations les plus tragiques mais aussi, il faut le souligner vers les plus comiques, comme exemple, l'épisode du biberon.

Il fait terriblement chaud, nous sommes sur une route de campagne encombrées par les riches qui se déplacent en voiture et prennent toute la place, des paysans sur des charrettes ou des vieilles femmes, des femmes jeunes et leurs enfants sont assis ; ils emportent avec eux les pièces les plus hétéroclites de leur ménage et dans les citadins, c'est-à-dire nous et nous sommes à pied. Un bébé pleure il a soif. C'est alors qu'un brave homme (il y en a encore) demande à ma mère si elle possède un récipient quelconque pour recueillir du lait, les vaches n'étant plus traitées, elles viennent jusqu'à nous, elles ont le pis plein de lait et cela leur fait mal. Ma maman sort de sa poche un biberon qui par miracle est entier malgré tous les coups qu'il a pu recevoir. Commence alors une scène du plus haut comique, le brave fermier est accroupi, il serre contre ses genoux le biberon et parvient une fois sur quatre à cibler le lait dans le biberon. On a beau être en guerre, pas lavés pas coiffés il n'empêche que tous ceux qui assistent à la scène sont pliés en deux. Le rire c'est comme la peur c'est communicatif. Enfin le bébé peut boire et nous continuons jusqu'à une ville qui je crois s'appelle Bapaume et là, un nouveau bombardement nous tombe dessus, on se cache tous ou on peut. Nous entrons alors dans une maison dont la porte n'est pas fermée et nous attendons la fin des hostilités. L'alerte terminée comme des fantômes nous errons d'une pièce à l'autre nous sommes dans une chambre, la garde-robe est grande ouverte, en apercevant les soutanes violettes les chasubles etc. Je me rend compte que nous sommes dans la maison d'un évêque ; mais dans le garde-manger il reste un pot de confiture. Nous ne sommes pas des voleurs, mais étant donné la situation (cela fait presque 24 heures qu'on n'a plus mangé) nos repères de vie ne sont plus les mêmes, il y va de notre survie. Le pot de confiture avalé, on se rafraîchit un peu avec l'eau de pluie qui se trouve dans un tonneau dans la cour et nous repartons. Nous passerons une nuit dans une grange. Les gens épuisés ronflaient tellement forts que malgré la fatigue on n'a pas pu dormir. Au petit matin on repart, vaillamment et comme la veille on a un gros souci « manger et se désaltérer ». On dirait que le ciel a été mis en couleur, tellement il est bleu, il fait une chaleur atroce c'est peut-être le plus beau mois de mai qu'on aie eu depuis des années. Ah si ce n'était pas la guerre. Nous traversons la rue d'un village français et tout à coup une femme crie « il y a un magasin ouvert » aussitôt c'est la ruée pourvue de

grandes jambes ma mère parvient à arriver dans les premières et enfin elle achète du pain, des fruits et de la limonade et comme une bohémienne elle met ses achats dans sa jupe et soutient le tout de la main gauche. Nous filons nous cacher derrière un muret pour manger et surtout qu'on ne nous vole rien. Je connais un épicier qui doit se frotter les mains, il a dû faire une bonne recette. Enfin la guerre c'est pour tout le monde nous avons eu à manger et lui il a gagné des sous on devrait tous être contant.

Pendant des jours nous nous jeterons encore dans les fossés quand les stuckas nous mitraillent, et encore des pleurs, de la souffrance et la mort.

A l'aube du sixième jour un vent de panique secoue les réfugiés, les allemands nous rattrapent. Hélas c'est vrai. On aperçoit des chars dans le lointain, des voitures nazies arrivent sur nous précédées par des soldats en moto side-car. Ils nous repoussent dans les fossés pour laisser passer voitures et chars et nous pouvons contempler cette fameuse armée de guerriers teutons, ils paraissent avoir été coulés dans l'acier ils sont grands, forts, certains laissent voir des cheveux d'un blond presque blanc.

Voilà la fameuse armée nazie. C'est toute une jeunesse magnifique et arrogante qui défile devant nous. Quand le plus gros de la colonne est passé, certains nazis motorisés restent sur place et nous font signe de revenir sur la route, leur mitraillette pointée sur nous ; tout le monde à peur que vont-ils faire de nous. Cette fois on est cuit. Le motard le plus prêt de maman pointe tout à coup son arme en criant « papiers » elle lui montre par geste que ses papiers sont dans son corsage ; il rit et en digne vainqueur il ne détournera pas les yeux quand les fameux papiers sortiront de son soutien-gorge et demande dans un français approximatif : où allez-vous ? Par là répond-elle en montrant le sud non, NOUS allons par là vous vous retournez en BELGIQUE.

Dire que nous avons risqué mille morts sur les routes, usée nos chaussures jusqu'à la gomme, souffert de la faim de la soif tout cela pour des prunes.

A la même heure, le même jour, mon père était fait prisonnier et enmené dans une forteresse en attendant de partir comme prisonnier de guerre à KREMS en AUTRICHE au stalag 17 B.

C'est ça la vie en mai 1940.

Bref cet exode prend définitivement fin lorsque un camion allemand fait monter ces réfugiés dans son antre, direction la Belgique, personne ne dit rien, mais tout le monde pense la même chose : est-ce bien là qu'ils nous ramènent. A un moment donné, stop le camion s'arrête à côté d'un autre que les militaires appellent « la roulante » il y a là deux soldats avec deux grands chaudrons et surtout il y a du pain et ces braves soldats de la dernière guerre nous distribue de la soupe, elle est terriblement salée, une grosse miche de pain et vérifient que tout le monde mange. Une maman explique que son nourrisson ne peut avaler cela qu'il lui faudrait du lait ou une panade, je doute quand même qu'ils aient prévu de la phosphatine pour finalement s'entendre répondre un « NEIN » catégorique. Alors de guerre lasse elle laisse le pain devant la bouche de son petit. Les gens la regarde de travers ils trouvent qu'a cause d'elle on ne repart pas. Il y a un gamin qui crie du fond du camion, j'ai soif la soupe était trop salée, il reçoit une torgnole de sa génitrice, mais ces gentils envahisseurs avaient tout prévu, ils nous donnent de la limonade et tout le monde est content, le gamin est félicité et sa mère est considérée comme une idiote. Si les allemands par hasard nous font la peau avant notre retour au pays on devra reconnaître une chose, nous mourrons en ayant bien mangés et bien bu.

Bringuebalés de gauche à droite, personne ne dit mot, le jour tombe nous avons très peur quand soudain le camion s'arrête, un allemand nous fait signe de descendre, nous sommes arrêtés devant une plaque indicatrice sur laquelle il est inscrit « MONS CINQ KILOMETRES »

Le camion redémarre et nous restons plantés comme des fossilles sur le bord de la route, nous dormirons tous là. Les grandes personnes en ont marre, les enfants sont fatigués et les bébés dorment. Deux jours plus tard nous rentrons à la maison pour nous l'exode est terminée. Une autre vie commence maintenant d'incertitude, de peur (ma mère se demande ce qu'est devenu mon père) mais les femmes de cette génération sont fortes de caractère, le travail le plus dur ne leur fait pas peur. (d'ailleurs toute l'économie du pays leur tombera sur le dos).

LA VIE PENDANT LA GUERRE

Nous sommes devenues championnes pour préparer les rutabagas du matin, du midi et du soir, des navets et des harengs, gentilles bêtes heureusement que les Allemands n'aimaient pas ces bestioles, sinon je me demande ce que nous aurions mangé.

Fin 1940 ma mère reçoit enfin des nouvelles de papa, il nous dit que tout va bien. Evidemment la censure allemande ne lui permettrait pas de dire autre chose.

En 1941, les nazis pour mieux encore diviser les Belges décident de renvoyer dans leur foyer les prisonniers de guerre flamands malades, mon père étant d'origine gantoise fera partie du nombre.

Il reviendra en 1941.

LES RETROUVAILLES

Un matin, il peut être 6 h 30, ma mère ouvre sa porte pour remplir un bassin d'eau (en ce temps là, avoir un évier dans le couloir près de sa porte était un luxe) et que trouve-t-elle ? Un homme ; ses cheveux sont complètement rasés, il est squelettique, en plus il sent le désinfectant. Il lève la tête regarde maman et lui dit : tu ne me reconnais pas ? Ce pauvre malheureux c'est mon père.

Il pesait 78 kg quand il est parti le 10 mai 1940, maintenant il en pèse plus ou moins 50 kg et encore, sans doute avec les vêtements qu'il porte. Maman en le regardant bien reconnaît son mari et complètement chamboulée s'appuie contre la porte. Elle pleure lui aussi; enfin il est rentré.

Le plus dur pour lui c'est quand entré dans notre appartement, il vient me voir dans mon lit, il éclate en sanglots il a compris que je ne le reconnais pas.

Ma mère s'empare d'une photo sur laquelle se trouve un bel homme au visage fin et aux cheveux noirs et lui dit quelque chose de très dur mais tristement vrai : voilà la photo que je lui montre tous les jours quand le soir nous parlons de toi et maintenant regarde toi dans la glace et dit moi sincèrement ressembles-tu encore à cette photo ? Alors il comprend et sort de la chambre.

Ils forment à nouveau un couple parfait, mon père a repris du poids et ses cheveux ont repoussés mais ... mon père est revenu du stalag 17 TUBERCULEUX, il doit se présenter dès son retour chez nous à l'hôpital pour des examens. Là il apprend qu'il doit faire un séjour au sanatorium de l'hôpital, pour stopper la maladie.

Pendant tout le temps qu'il restera là je ne pourrai pas avoir de contact direct avec lui, maman quant à elle pourra lui rendre une visite normale mais avec certaines précautions.

Mon père restera pas pas mal de mois au sana.

Nous, nous reprenons notre vie à deux.

Ma mère se lève très tôt pour faire ses courses (on fait la queue partout), chez le boucher, chez le boulanger, chez l'épicier et on mange ce qu'on peut trouver.

Face à notre appartement une femme seule occupe le plus petit logement de la maison et elle donne de temps en temps à ma mère un pot de beurre, un morceau de lard gras et même une fois des saucisses, c'est pour nous la bonne fée mais nous nous demandons quand même où elle se procure tout cela. Un jour en revenant de l'hôpital nous voyons entrer cette gentille jeune dame que nous appellerons « Marie » avec un officier allemand, ma mère éberluée s'arrête et puis prend peur, elle attend qu'elle soit rentrée avec son teuton et nous rentrons ensuite ; à peine la porte d'entrée fermée, le propriétaire de la maison Mr B sort de son magasin va vers l'escalier et crie « et alors c'est fini ces allées et venues ? » l'officier se penche par dessus l'escalier et crie au proprio : **temain nous serons tix**. Ce qui clôture toute conversation pour ce jour là.

Mais nous savions maintenant d'où venais les délicieuses petites douceurs que nous recevions de Marie. Quelques jours plus tard maman lui fit comprendre qu'elle ne mangeait de ce pain là, qu'elle remerciait beaucoup, qu'elle ne la jugeait pas mais qu'elle préférait en rester là. La jeune femme comprit très bien la situation mais ajouta quand même : je ne collabore pas avec les boches mais je suis veuve, et je dois bien manger. Je suis cuisinière à l'école des cadets et je fais en effet la tambouille pour les Allemands. Quand au reste c'est purement sentimental.

Ce chapitre serait clos si un peu plus tard, une histoire rocambolesque ne nous était pas arrivée. C'était l'hiver étant donné le couvre-feux, ma mère rentrait toujours tôt, elle prenait sa réserve d'eau

pour le soir, le dîner et la vaisselle ensuite nous nous enfermions. Un soir nous entendîmes du bruit sur le palier, comme un léger frottement contre la porte, pensant que peut-être papa rentrait définitivement du sana, elle alla ouvrir la porte et un officier allemand (pas le même que l'autre fois) vint s'étaler sur le plancher au milieu de la pièce il avait à la main un beau paquet enveloppé dans un papier de soie et en bon guerrier qu'il était il se releva à la manière teutonique c'est-à-dire très raidement (il n'avait pas dans sa chute lâché son précieux petit paquet) il claqua des talons fit des excuses à maman qui n'en revenait pas et sortit dignement. Ma mère comprit alors que Marie devait avoir un coeur aussi grand que ses marmites et que du côté sentimental personne ne pouvait la battre. Et nous vécûrent ainsi toutes les deux encore quelques temps et puis mon père put sortir de l'hôpital. On ne pouvait pas le guérir, cà il le savait (les deux poumons étaient touchés).

Mais il était en rémission, il devait se présenter une fois par mois à la visite et avec les médicaments qu'il prenait, nous pouvions vivre normalement. Notre petite famille était reconstituée.

Par l'intermédiaire de brave gens, ma mère prit contact avec Mr T. Commandant des pompiers et celui-ci fit entrer mon père comme sapeur dans ses services. Connaissant son état de santé, il n'allait jamais au feu mais montait de garde au théâtre toutes les deux semaines et le reste du temps il était chargé du fonctionnement de la sirène pour annoncer les bombardements.

Jusqu'au mois de mai 1943 nous avons vécu en famille. (le 25 juillet j'allais avoir quatre ans).

Je tairai les souffrances que la maladie lui occasionnait, je ne m'étendrai pas sur la douleur de ma mère qui voyait papa perdre tout doucement ses forces, il toussait à nouveau ; après une visite au sana il a dû y rentrer. Les quelques moments de bonheur volés au cours de cette guerre étaient terminés. Notre cauchemar allait vraiment commencer et ce pour tous les gens de ce pays.

1943 était une mauvaise année. Les Allemands savaient qu'ils ne gagneront pas la guerre aussi facilement qu'ils le pensaient. La résistance commence à faire des ravages. Les nazis font des raffles les juifs qui sont obligés de porter une étoile jaune pour les distinguer des autres, sont envoyés dans des camps dont on ne revient pas. « Les braves soldats nazis » montrent enfin leur vrai visage.

Tortures, fusillades, tout est bon pour terrifier la population. Nous décidons avec les voisins de dormir tous les soirs dans l'abri public qui se trouve juste en face de la maison. Quitte à avoir peur, autant être tous ensemble à paniquer plutôt qu'être seul. C'est ainsi que nous logerons dans ce fameux abri appelé « chez André » au coin de la rue Bas de la Place et de la place l'Ilon. Nous dormons sur des fruitiers. Chacun apporte couvertures, coussins etc. Bref on s'installe. Dans un coin il y a un seau avec de l'eau, il est là où un bombardement éclaterait, chacun peut alors tremper un mouchoir et se le mettre sur la bouche pour ne pas étouffer avec la poussière qui s'introduit partout, quand une maison s'écroule.

Le matin chacun rentre chez soi en se disant : encore une nuit de gagnée sur l'ennemi. Le dimanche, les églises ne désemplissent pas, toute la population se souvient brusquement du bon Dieu, de la Sainte Vierge et de tous les Saints. C'est bizarre la vie, quand tout va bien on se fiche de tout, quand tout va mal, on dirait que St Jacques a cinq bras, que le pape a deux têtes, tout le monde trouvera cela normal. Ma mère et moi nous allons à la messe tous les dimanches.

Une fois la nuit tombée, quand nous sommes tous ensemble dans l'abri, on parle de « radio Londres » C'est par eux qu'on apprend que les Allemands sont entrain de perdre la guerre, que les Américains et leurs alliés, c'est-à-dire : Français, Belges, Anglais, Canadiens et bien d'autre encore préparent le débarquement pour venir nous délivrer. Les soldats habillés de noir, avec des éclairs d'argent sur la pointe du col et la tête de mort sur le képi ainsi que les femmes SS nous font de plus en plus peur, ils sont méprisants, et ils sont détestés de l'armée allemande « normale » la Wehrmacht. A cette époque ma mère et moi montons sur un tram, nous sommes chargées comme des bourriques. Nous revenons de Flawinne où une amie a une petite ferme, c'est à dire, quelques poules, et autres bestioles, deux cochons sont élevés dans ses caves sinon les Allemands mettraient le grappin dessus s'il savaient que contient notre valise, nous avons des légumes frais, quelques oeufs, un peu de farine etc. Le tram arrivé à la gare de Namur, nous nous apprêtons à descendre quand un SS prend la valise de ma mère et lui dit en excellent français, je vais vous aider.

Catastrophe, comment faire comprendre qu'il est impensable d'accepter l'aide d'un nazi, quel qu'il soit. Il lit sans doute la froideur et la détermination de lui répondre « un non merci » dans les yeux

de ma mère, il lui donne l'ordre de marcher devant lui, il restera à une certaine distance de nous il déposera la valise comme si de rien était quand nous serons arrivées à destination. Nous obéissons donc et c'est ainsi que nous avons dû descendre toute la ville, suivies par un SS qui portait notre valise. Les jambes de ma mère flageolaient et en même temps qu'il était préférable que j'avance sans faire ma mijorée parce je crois que j'aurais reçu une fameuse raclée une fois rentrée chez nous.

Arrivées devant la maison, ma mère ouvre son sac pour prendre la clef, le SS dépose derrière nous la valise, ouf personne n'a rien vu. Il nous faudra deux jours au moins pour nous en remettre. Nous ne sommes plus jamais allées à Flawinne. Ma mère n'aimait pas mendier.

Voilà tout est dit pour cette année, l'état de mon père s'est stabilisé mais il reste au sana, il sort quelquefois les week-end ; avec des précautions à prendre, on parvient quand même à vivre.

1944, cette fois tout le monde le sait, l'Allemagne va perdre la guerre, tous les namurois écoutent la radio interdite, qui donne des explications précises sur le front russe ainsi que la préparation du débarquement qui se ferait paraît-il dans le PAS-DE-CALAIS.

Mon père est retourné définitivement au sana, plus de week-end, la maladie l'envahit complètement. Il a cependant un beau visage, n'est pas maigre du tout, il a l'air bien. Il paraît que c'est une particularité de cette maladie, être près de la mort, mais ne pas en avoir l'air.

Tous les vendredis, nous lui rendons visite, une religieuse, soeur Marie, s'occupe particulièrement de lui et me laisse malgré le risque aller près de lui, pendant que maman essaye de lui remonter le moral. Après la visite nous rentrons à la maison et nous prenons en passant dans la rue St Nicolas, du lait au marchand qui passe, toutes les femmes de la rue font la file en attendant leur tour ce qui permet à ma mère de « copiner » un peu avec la seule vraie amie qu'elle possède, cette femme s'appelle Leyona et a un fils champion de Belgique d'accordéon. Il joue avec les « Accordéonistes Namurois » Il seront tués tous les deux le 18 août 1944, dans le bombardement.

Le 06 juin 1944, les Alliés débarquent en NORMANDIE et non pas au PAS-DE-CALAIS comme il l'on fait croire aux Allemands. Toute la population ne parle que de cela, en étant prudente car les boches ne rigolent pas ; mais on en voit quand même qui commencent à faire leurs paquets.

18 AOUT 1944.

Ce jour jour là, il fait magnifique, la chaleur est au rendez-vous, le ciel est bleu. Les gens se sont installés sur le seuil de leur porte et discutent des derniers événements. Il est plus ou moins 17H30 quand nous revenons de l'hôpital St Camille ; en passant rue St Nicolas, ma mère parle quelques minutes avec son amie mais nous n'attendons pas le laitier, elle a un travail à terminer à la maison.

Si nous étions restées, je ne serais pas là pour le raconter. Un avion tourne au-dessus de Namur, mais personne n'y fait attention. Arrivées à la maison, nous décidons quand même d'aller dans l'abri de chez André. Nous restons dans le jardin attendant à l'abri avec les autres voisins, la porte de l'abri est comme d'habitude grande ouverte, nous comptons les avions qui passent au-dessus de nos têtes.

A un moment donné, une formidable déflagration nous jette tous dans l'abri. Ma mère qui ne me lâche jamais la main est précipitée avec moi dans un trou noir, les gens tombent sur nous, ils crient, le bruit des maisons qui s'écroulent, la poussière qui nous étouffe fait que les cris augmentent, c'est la panique et le noir le plus complet. Je me souviendrai toujours de ces moments là. Ma mère est tombée sur le seau d'eau. Dans l'obscurité elle sent qu'on lui arrache des morceaux de sa jupe qui est toute mouillée. Cette jupe en lambeaux et je comprend cela, tout le monde cherche quelque chose d'humide à ce mettre sur la bouche. Nous étouffons à cause de la poussière, nous sommes assourdis par le bruit des maisons qui nous tombent dessus, au risque de me répéter, on suffoque.

Nous pensons que jamais on ne nous retrouvera, nous allons mourir ensevelis.

Après un temps que je ne peux pas évaluer, toute cette horreur s'arrête. Dans l'abri, plus un bruit, on n'ose pas bouger, sommes-nous encore vivants ? Est-ce bien la fin du bombardement ?

Tout à coup un homme crie : il faut sortir au plus vite de ce trou, allez tout le monde dehors. C'est facile à dire mais dans le noir, comment trouver une sortie de secours. Heureusement il n'y a pas d'odeur de gaz, alors quelcun craque une allumette, enflamme un morceau de je ne sais quoi et nous trouverons une sortie qui n'est pas « obstruée » ; Nous avons l'air de véritables fantômes (nous sommes tous devenus blancs, non seulement de peur mais surtout à cause de la poussière de plâtre

qui s'est engouffrée au moment du désastre).

Nous regardons hébétés autour de nous. On ne sait plus où on habite, notre maison est complètement démolie et disparaît sous les gravats, il n'y a plus de rue, la poste brûle, il y a des gens qui crient au secours, certains sont brûlés vifs. Ma mère terrorisée s'aperçoit que nous avons reçu sur le dos au moins cinq maisons plus une grosse partie de l'hospice d'Harscamp.

Prise de panique elle pique un sprint me traînant derrière elle, nous enjambons : des briques, des morceaux de plancher, des poutrelles etc.

Nous courons vers l'hôpital, pareilles à des zombies ; nous y arrivons en même temps que les premiers blessés. Il y en a partout, dans les couloirs, les salles d'attente. D'une traite nous déboulons du centre de l'hôpital vers le sana. Soeur Marie nous voit arriver. Nous découvrons que je suis en petite combinette (j'ai été déshabillée par le déplacement d'air) et ma mère ne possède plus qu'un dixième de sa jupe. On dirait qu'elle est en pagne comme Tarzan. Franchement on ferait peur à Dracula lui même. La brave bonne soeur donne à maman une grande jupe blanche qui la fait ressembler à une novice et moi elle m'entoure d'un foulard rose, je suis petite et très mince, il n'y a pas besoin de grand chose pour me vêtir. En fin, nous retrouverons mon père, mort d'inquiétude (on lui a dit que les bombes étaient tombées dans notre quartier). Soeur Marie nous laisse ensemble.

Tant pis pour la contagion, si nous avons échappé au bombardement, nous échapperons bien au reste. Nous sommes maintenant réfugiés à l'hôpital comme bon nombre de Namurois.

La nuit un orage terrible éclate et j'ai une peur bleue. C'est mon père qui se promène presque toute la nuit dans les couloirs encombrés pour me rassurer. Quant à ma mère, elle dort pour dix. Le dimanche, nous restons avec lui, soeur Marie nous nourrit, mais papa a reçu le coup de grâce, il ne se remettra pas de la peur qu'il a subie à cause du bombardement, à partir de ce moment plus rien ne l'intéresse (à part nous). Il a 30 ans, la force de l'âge pour un homme en temps normal, mais voilà la guerre est passée par là, il lui reste à peu près 27 jours à vivre. Début septembre l'entrée des Américains à Namur le laisse de glace, il commence à faire ses dernières recommandations à sa femme. Quant à moi je suis toujours à ses côtés. On ne parle même plus de contagion, les médecins ont trop à faire ailleurs.

Le 14 septembre 1944 après une agonie de trois heures, mon père meurt.

Son agonie je l'ai vécue, j'étais présente. A cette époque il n'y avait pas de psychologues pour assister une gamine qui pleurait à chaudes larmes devant son père qui était entrain de mourir.

Une religieuse essayait de m'expliquer qu'il allait aller au paradis, je m'en fichait royalement du paradis; je voulais qu'il reste avec nous. A 17H30 le coeur lâche, papa est mort définitivement mort.

Il est parti en faisant promettre à ma mère sur son lit de mort que jamais je ne ferais un métier artistique. (il faut dire que j'étais douée, je chantais très juste, j'usais mes pantoufles à faire des pointes et malgré mon jeune âge je lui disais toujours que je voulais être danseuse comme celles du théâtre (étant donné qu'il était sapeur et de garde au théâtre pendant les spectacles, ma maman et moi pouvions assister grâce à Mr T aux opérettes dont la population était très friande) c'est là que j'ai été éblouie par la danseuse étoile de l'époque « Monique KERIDA » C'est ainsi que viennent parfois les vocations. Mais mon père ne l'entendait pas de cette manière. Il ne voulait pas que sa fille fréquente un tel milieu. Ma mère a respecté ses volontés. Je ne suis jamais devenue danseuse étoile, ce sera peut être dans une autre vie.

Après la mort de papa, une vie très dure nous attend, aussi dure que la guerre elle même.

Nous ne pouvons pas toujours rester à St Camille. Nous trouvons deux chambres mansardées au n° 40 avenue Albert Ier chez madame H. Nous aurons l'insigne privilège d'être « sinistrées » à nouveau la nuit de NOEL 1944, lors de l'offensive des Ardennes, comme nous habitons à 100 mètres du pont ferroviaire de Luxembourg (on aurait plus mieux choisir). Quand nous rentrons dans l'appartement, nous pouvons voir lorsque nous sommes couchées, toute la voute céleste. En effet, le toit est troué au bon endroit, juste au-dessus de notre lit. En plein mois de juillet on trouvait ça joli, mais au mois de décembre alors qu'il gèle à pierre fendre c'est moins supportable. La propriétaire fera boucher le trou. Enfin ma mère travaille à l'hôpital comme lingère, moi je vais à l'école ; et la vie continue.

Ma mère n'a plus le temps de s'occuper de moi comme avant. En plus d'être mère elle est devenue

7

7

mon père, elle le remplace. Elle ne badine pas avec la discipline. Très jeune je serai confrontée à des responsabilités qui ne sont pas de mon âge. Mais elle ne peut pas faire tout. Je m'occuperai notamment du ménage. Nous n'avons pas grand chose, mais ce pas grand chose, je dois l'entretenir. Début 1945, elle trouve enfin un bon boulot, le premier depuis la guerre. Elle est engagée comme surveillante à la prison de Namur, section « femmes ». Comme elle fait les pauses et qu'elle ne peut me laisser seule, je me retrouve à l'orphelinat du Sacré Coeur à Namur. J'y resterai trois mois. Ensuite, Mme H. acceptera de me surveiller et de prendre soin de moi après l'école et pendant les jours de congés.

Depuis la libération, il y a des bals partout. Des « planchers » sont installés aux coins des rues. C'est ainsi qu'un soir ma mère rentrant de son travail vers 22H30, elle me surprend sur le plancher de notre quartier. Je danse avec un petit copain la danse « du spirou ». La chose est vite réglée, elle me prend par la peau du dos et me fait rentrer et me mettre au lit manu militari ; quand à madame H. elle ne lui cache pas sa façon de penser. Il est vrai que celle-ci dansait également avec un voisin.

Avec maman je dois marcher droit. Mais tout doucement je redeviens une gamine comme les autres qui aime encore bien jouer les saintes nitouches en disant « je suis orpheline et réfugiée » pour obtenir ce qu'elle veut, notamment des bonbons. Les gens s'y laissent prendre. J'en suis ravie.

A l'école j'ai des copines et je me bats avec tous les garçons du coin. Bref la vie reprend.

Pendant **six ans**, ma mère mènera une dure bataille contre l'Etat pour être reconnue comme veuve de guerre. Elle gagnera son procès. On met alors une étiquette sur tous les papiers « orpheline de guerre ». Alors je ne me sens plus comme tout le monde. Etre orpheline « tout court » ne me choquais pas bizarrement, le mot « guerre » ne me plaît vraiment pas. Je prendrai conscience plus tard, quant je recevrai des mains des édiles les décorations à titre « posthume » au nom de mon père, que je suis également la fille d'un « héros » mort pour la patrie. Pauvre papa, s'il avait pu choisir son destin, il aurait sûrement préféré finir sa vie en brave citoyen anonyme.

Quant à nous les décorations on les trouvait belles mais ça ne mettait pas du beurre dans les épinards.

Aujourd'hui l'Etat a complètement oublié les orphelins de la guerre 40.

A moins que...

Voilà je suis arrivée à la fin de mon voyage dans les turbulences de la guerre et de ma petite enfance.

Un jour, peut-être, mon fils Jean-Louis et ses deux gamins Axel et Pierre lirons ces quelques pages et ils comprendront que mamy était quelquefois, un peu fantasque, elle avait des circonstances atténuantes.

Je terminerai en disant que la vie m'a appris qu'il n'est pas bon de laisser le soleil se coucher sur sa colère. Cela engendre disputes, discordes et guerre.

Jacqueline VAN RYSSELBERGHE épouse de Armand GAUTHIER, pendant 55 ans.

Orpheline de guerre malgré elle.

Qu'elle puisse reposer en paix au cimetière de Bouge.

1939-2017

Narration de l'exode et faits de guerre : Yvonne LATAQUE +

Manuscrit récupéré après le décès de Jacqueline VAN RYSSELBERGHE +

Mise en pages avec photos : Armand GAUTHIER-RIFLET le 12 août 2017.

Aussi orphelin de guerre, mon père étant décédé à la bataille de Tirlémont le 11 mai 1940 à l'âge de vingt trois ans, et ma mère étant veuve (de guerre) à vingt ans et moi âgé de neuf mois, triste destinée.